

# *Pavillon*

*17*

*Isabelle BERGI*

## Première partie

### I

Il est minuit dix, en ce jour de novembre venteux et pluvieux, lorsque le téléphone sonne chez la famille Mirange.

Vers minuit quinze, les époux Chanvret sont soudainement tirés de leur sommeil par un inconnu au téléphone.

À minuit vingt-cinq, ce sont les Véron qui sont réveillés par un appel téléphonique.

Les Poulard sont absents.

Quant aux Toubin, ils entendent bien le téléphone sonner, mais ils ne répondent pas.

À minuit quarante, la famille Mareuil, elle, sursaute et se lève précipitamment, réveillée par une sonnerie angoissante à cette heure inconvenante.

Pour les Leverger, pas de dérangement inopportun. Les parents et leurs deux enfants partagent les bras de

Morphée depuis un bon moment déjà, enfin normalement... !

Chacune des familles réveillées est abasourdie par l'appel reçu.

Un messenger anonyme va perturber ce tranquille quartier pavillonnaire de la banlieue nantaise. Mais pourquoi ? Dans quel but ?

Les jours qui suivent baignent la résidence dans une ambiance particulière. Les banalités s'échangent toujours, certes, mais le doute s'installe, les regards s'interrogent. On se jauge, on se méfie. Une envie de parler est aussitôt suivie par une retenue. Alors, on s'observe, on se surveille, on se détaille... mais on se tait.

Malgré la cohérence des propos du mystérieux interlocuteur, chacun préfère garder pour lui l'appel reçu. Impossible de divulguer les échanges avec cette voix de rogomme, masculine, mature, posée et autoritaire, sans s'exposer au risque de passer pour un parano, un menteur, un affabulateur, voire un détraqué. Pourquoi colporter au risque de passer pour un fou ?

Et puis, évoquer cet appel dérangent avec ses voisins, ne serait-ce pas aussi les remettre en question, une manière habile et détournée de les suspecter d'une mauvaise plaisanterie et de mettre en péril l'harmonie du voisinage ? Non, vraiment, il est préférable de se taire, de faire comme si rien ne s'était produit.

## II

### Nuit du 5 au 6 novembre chez les Mirange

Madame Mirange est seule ce soir-là avec son fils, le repas est vite consommé. Lorsque le chef de famille s'absente, ils ont pour habitude de grignoter quelques en-cas. Après divers échanges sur le déroulement de la journée de chacun, Mathieu remonte rapidement dans sa chambre poursuivre ses activités scolaires ou autres sur Internet. Les conversations ne sont pas très animées avec un adolescent de dix-sept ans qui ne souhaite qu'une chose, rejoindre ses potes sur Facebook.

Madame Mirange se pose alors devant le téléviseur et choisit de revoir un vieux film des années 60, « L'armée des ombres » avec Lino Ventura, un acteur qu'elle affectionne tout particulièrement.

La température ayant chuté brutalement ces derniers temps, le seul feu de cheminée ne suffit plus à chasser l'humidité qui s'est incrustée. *Il va falloir remettre rapidement la chaudière en marche*, songe-t-elle en frissonnant.

Abandonnant le film, elle décide de rejoindre sa chambre et sa couette douillette et laisse son fils à ses occupations, avec

pour consigne de ne pas se coucher trop tard, en sachant pertinemment que ses recommandations n'auront pas d'impact et ne seront pas suivies d'effet.

Sa lecture ne parvient pas plus que le film à la divertir. Elle constate que son mari ne l'a pas appelée ce soir, fait rarissime lorsqu'il part en déplacement. Son habitude est de s'inquiéter de la journée passée et de lui souhaiter une bonne nuit. Elle suppose que sa réunion de travail se sera prolongée par un dîner avec ses collaborateurs, et qu'il appellera demain.

Nadine ne s'habitue pas aux absences de son mari.

Elle patiente encore un peu, puis ses paupières s'alourdissent. Il est vingt-deux heures cinquante. Il n'appellera pas ce soir. Elle va alors embrasser son fils en renouvelant ses recommandations avant de plonger dans un sommeil réparateur.

— Maman ! M'man ! M'man !

La voix s'amplifie, se durcit.

Ébahie, Nadine sursaute en apercevant son fils face à elle.

— Je frappe à ta porte et tu ne réponds pas, lui dit-il. T'as pris des somnifères ou quoi ? T'as pas entendu le téléphone... ? Tiens, y'a un mec qui veut te parler.

Nadine fronce les sourcils, hausse les épaules et fait la moue en signe d'interrogation. Son fils s'impatiente et lui tend le combiné avec agacement. Elle écoute maintenant

attentivement les premiers mots de l'homme, un agent de GRDF, sans vraiment comprendre ce qu'il dit.

— Pardon ? Oui, bien sûr que je les connais. Ce sont mes voisins !

— Vos voisins courent un grand danger. C'est une question de vie ou de mort. Vous devez intervenir immédiatement, lui explique l'homme d'une traite.

— Mais pourquoi ? Pourquoi moi ? Pourquoi n'intervenez-vous pas, vous-même ? demande-t-elle d'une voix blanche.

— Une équipe est en route pour sécuriser la maison de vos voisins. Elle sera sur place d'ici quinze à vingt minutes, indique l'homme sans répondre à la question de Nadine.

— Mais je ne comprends pas. Pourquoi voulez-vous que j'intervienne moi ? insiste-t-elle.

Il poursuit alors dans un débit de paroles fluide et autoritaire :

— Ils sont injoignables par téléphone. Je crains pour leur vie. Une fuite de gaz détectée par nos services risque de causer des dégâts gravissimes...

Nadine met le haut-parleur et tente d'en savoir plus. Les mots « fuite », « gaz » résonnent à ses oreilles, mais l'homme l'arrête :

— Je vous en supplie, allez tout de suite chez la famille Leverger. Frappez fort à la porte. N'hésitez à casser une vitre, si nécessaire, mais ne sonnez surtout pas, vous risqueriez une explosion. Je vous en supplie, insiste-t-il, allez-y, en espérant qu'il n'est pas trop tard. Notre équipe sera là d'ici peu de temps. Surtout soyez prudente. Merci.

Nadine, éberluée, pense avoir fait un cauchemar, mais se ressaisit rapidement en entendant son fils descendre quatre à quatre les escaliers. Il est déjà en train de chausser ses baskets, quand elle le rejoint en peignoir.

— Attends, où vas-tu ? Tu fais quoi là ? crie-t-elle, paniquée.

— T'as pas entendu ? Tu veux que tout le quartier saute ? Et eux, ils sont peut-être déjà asphyxiés ! s'emporte son fils.

Nadine, tremblante, peine à rassembler ses idées. Ah, si seulement son mari était là !

— NON, Mathieu, finit-elle par hurler. N'y va pas !

Mais son fils, impétueux, ne l'écoute pas. La porte est déjà grande ouverte et il se retrouve dans la rue noire et déserte. Nadine le supplie de l'attendre. Les éclairages publics étant éteints depuis dix minutes, elle attrape sa lampe torche et rejoint son fils. Tremblante de peur et de froid, ils ne sont plus qu'à quelques pas du pavillon des Leverger lorsqu'elle se ravise.

— Non, Mathieu, c'est étrange cette façon de procéder. On rentre et on appelle la gendarmerie.

— T'es malade ou quoi ? Ils ont le temps de clamser ! explose-t-il.

*Ce n'est pas faux*, pense-t-elle, mais elle reste ferme et refuse de poursuivre dans cette voie. Ce n'est pas son rôle.

Son fils s'insurge. Il n'approuve pas sa décision, mais, levant les bras au ciel, il abdique, l'air visiblement contrarié.

De retour chez elle, Nadine repasse en boucle les propos de l'agent de GRDF. Elle s'affole à nouveau, puis se reprend.

C'est vraiment étrange, et en même temps si c'était vrai Cette famille arrivée l'an passé avec leurs deux enfants scolarisés dans la commune... Elle ne les connaît pas vraiment, mais tout de même. Les journaux regorgent de drames familiaux, d'incendie spectaculaire, d'explosion dévastatrice... Non, pas ici, pas chez eux, pas dans leur quartier. Elle s'y refuse.

Son fils reste silencieux, pas convaincu du choix de sa mère qui sent des reproches non formulés sur son visage renfrogné.

Il a raison. Si demain, ils apprenaient qu'un drame s'est produit chez les Leverger, elle s'en voudrait,



culpabiliserait, serait certainement accusée de non-assistance à personne en danger... Ah ! pourquoi l'a-t-on appelée, elle ? Et Gilles qui n'est pas là pour l'aider dans sa prise de décision. Elle hésite, ses pensées se heurtent, elle cogite et c'est toute tremblante qu'elle compose le 17.

Fébrile, elle attend deux interminables sonneries avant d'entendre : « Ne quittez pas, vous allez être mis en relation avec la gendarmerie nationale. » Le temps lui semble long, horriblement long. Trois messages de mise en attente se succèdent, puis enfin : « Gendarmerie nationale, j'écoute ! »

Brièvement et rapidement, elle rapporte le contenu du message téléphonique qu'elle a reçu. Elle est très vite interrompue pour répondre aux questions du gendarme : Nom, prénom, adresse...

Nadine n'en peut plus, elle bout littéralement. Toutes ces questions administratives ne peuvent-elles pas attendre ? La vie de ses voisins est menacée, et, consciencieux, le gendarme ne semble pas perturbé. Elle s'énerve lorsqu'il lui demande si elle les connaît bien. En quoi est-ce important ? Quatre vies sont en jeu. Face à son agacement fort perceptible, le gendarme lui conseille de se calmer, mais Nadine est pressée, paniquée. De nombreuses et précieuses minutes se sont écoulées depuis l'appel, l'équipe de GRDF n'arrive toujours pas, et ce gendarme

semble la prendre pour une écervelée. L'entretien prend fin sur les conseils suivants : « Retournez vous coucher, on s'en occupe ». Elle n'en croit pas ses oreilles : Retourner se coucher, alors que le quartier peut sauter d'un instant à l'autre ?

— Parce que vous pensez vraiment que je vais pouvoir dormir ? rétorque-t-elle. Quand arrivez-vous ? Je vous attends !

La communication est reprise par une voix de femme cette fois, une collègue gendarme probablement qui compte bien rétablir un échange plus posé.

— Calmez-vous, nous serons sur place dans moins de dix minutes, la rassure-t-elle. Vous ne devez en aucun cas intervenir. Je vous garde en ligne.

Le temps s'écoule trop mollement. L'attente semble interminable à Nadine. Elle tapote nerveusement sur le combiné en lançant des « allô, allô » angoissés.

L'échange est rétabli avec un autre gendarme qui poursuit son interrogatoire. Agacée, Nadine ne le supporte plus. Le relais est ensuite récupéré par la femme gendarme qui écope de la nervosité de Nadine.

— Ce n'est pas possible, il est presque minuit quarante-cinq, je suis à l'étage, je guette les environs et je ne vois rien, ni camionnette de GRDF, ni fourgon de gendarmerie.

Qu'attendez-vous ? Que faites-vous ? J'ai de plus en plus peur !

— Patientez. Je vous reprends dans quelques minutes, lui demande la gendarme, en guise de réponse.

— QUOI ? C'est une blague ! s'offusque Nadine en vain.

Elle patiente donc et s'informe régulièrement de l'avancement de l'intervention de la gendarmerie. L'indifférence affichée de son fils provoquée par son refus d'intervenir l'agace et augmente la tension qui la tenaille. Puis elle trouve un autre exutoire, son mari. S'il était là, si seulement il l'avait appelée, si elle pouvait le joindre, il aurait trouvé les mots pour la rassurer, la reconforter, lui donner les directives à suivre... Malheureusement, il reste désespérément silencieux, injoignable ! Qu'avait-t-il de si important ce soir pour jouer les fantômes ? D'ordinaire, elle se résigne face aux absences professionnelles de son mari sans broncher, mais, ce soir, tout est différent. Elle a peur !

